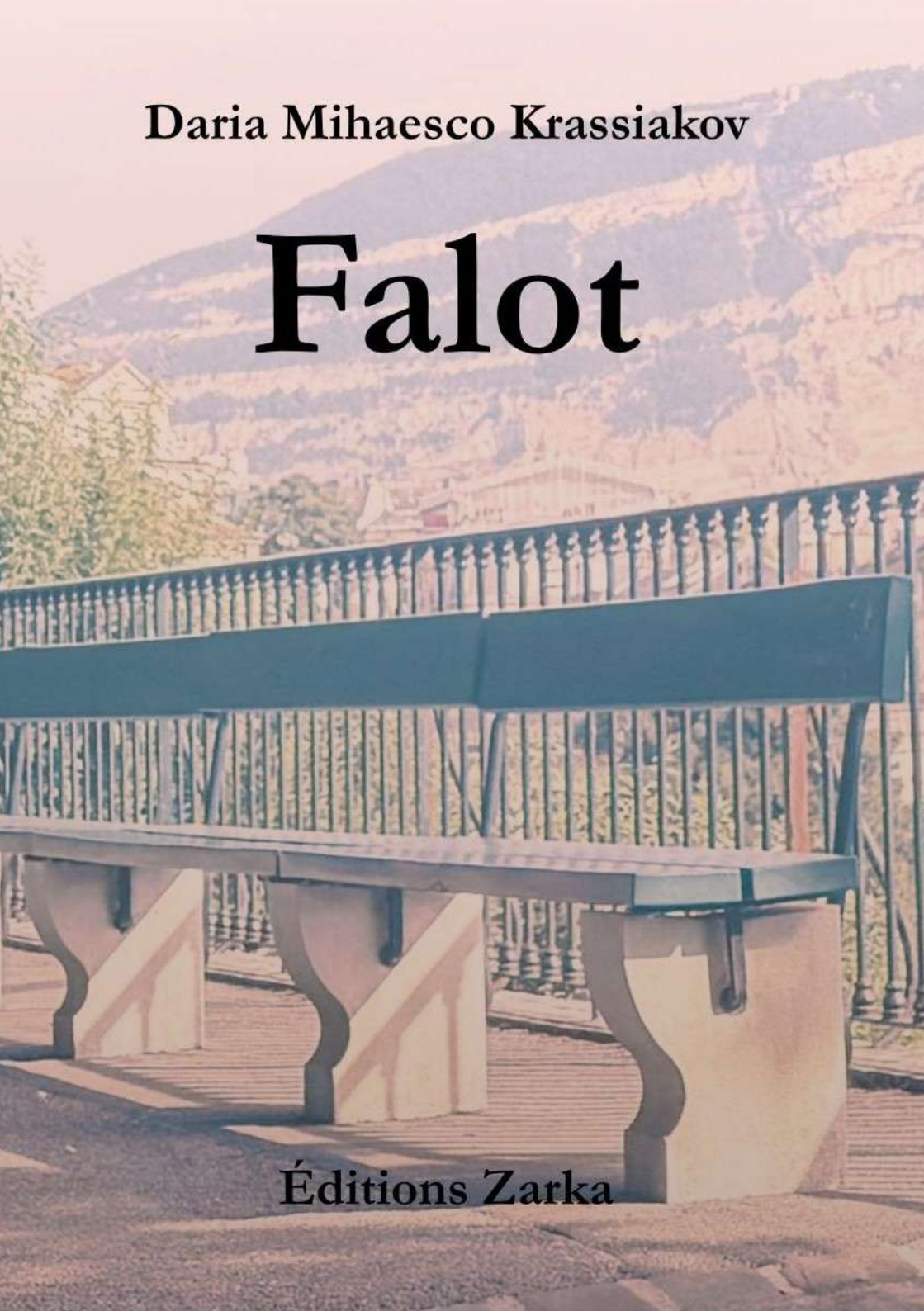


The background image is a photograph of a park bench with a decorative metal railing in the foreground. The bench has a dark green metal frame and a wooden seat. The railing is also dark green with ornate finials. In the background, there is a hilly town with buildings and a large hillside covered in trees and vegetation. The sky is a pale, hazy blue.

Daria Mihaesco Krassiakov

Falot

Éditions Zarka

Daria Mihaesco

Falot

L'insulte

Cette journée avait commencé sans que Monsieur Petitpont pût se douter du tournant inattendu qu'elle allait prendre. Installé à son bureau, dans les entrailles sombres de cette banque très privée, il consultait avec attention les documents qui s'amoncelaient devant lui. Ce sous-sol d'un bâtiment cosu du XIX^e siècle, situé dans le centre historique de Genève, sentait le renfermé et le jour n'y entraît jamais tout à fait. Pourtant, il s'y sentait bien, dans le confort de sa toute-puissance, protégé des mauvaises surprises. Était-il seulement conscient de ce qu'il fuyait en se terrant dans ce monde sans lumière ?

Alors que la société civilisée se prosternait devant la suprématie des puces électroniques, lui baignait dans un environnement où le papier restait maître. Les déclarations qui stipulaient à qui appartenaient les fonds pour chaque compte, les copies de passeports, les contrats d'ouverture : tout s'imprimait, se signait, se classait. Cette illustre banque privée genevoise continuait de privilégier la sécurité conférée par ce support rassurant. Ainsi, des piles de feuilles d'arbres sacrifiés s'amoncelaient, en attendant qu'il puisse trouver le temps de les étudier, page après page, en vérifiant qu'aucune erreur de conformité ne vienne mettre à mal le processus.

L'idée de vérifier l'origine des fonds pour éviter l'entrée d'argent sale revêtait une certaine noblesse, mais ce contrôle s'était mué en monstre tentaculaire sous l'œil intransigeant des grands frères américains et européens. Monsieur Petitpont se devait de nourrir le dragon qui répondait au doux nom anglicisé de *Compliance*, et ce rôle de dompteur lui convenait à merveille.

La banque vérifiait, en tout premier lieu, que les clients ne possédaient aucun lien avec les États-Unis. Elle s'assurait donc que tel client n'en détenait pas le passeport, n'y avait jamais vécu ou même envisagé d'y résider. D'autres formulaires, plus sibyllins, certifiaient que les signataires étaient versés dans la science des investissements et s'accommoderaient des pertes éventuelles sur les marchés financiers. Finalement, cette paperasse, qui s'accumulait avant d'être scannée, ne

servait qu'à protéger l'établissement financier de toute poursuite des clients, des avocats, de Dieu et du diable.

La minuscule équipe chargée d'attribuer les précieux sésames autorisant l'ouverture des comptes demeurait un passage obligé. Personne ne voulait travailler dans ce coin sombre et mal aéré, même en échange d'une semaine de vacances supplémentaire. Ce travail répétitif et administratif nécessitait de surcroît la formation la plus exigeante au sein du *back-office*. Voilà d'ailleurs un autre mot que personne ne prenait la peine de traduire, car « arrière-guichet » aurait revêtu une consonance par trop déprimante.

Du haut de ses trente-huit ans, Monsieur Petitpont chapeautait fièrement ce goulot d'étranglement dans les services administratifs du sous-sol. Ses cheveux blond foncé n'étaient pas coupés assez court et on y devinait une ébauche de boucles, ce qui lui donnait l'air éternellement négligé. Sur son front légèrement dégarni se dessinaient deux fines demi-lunes qui auraient pu donner de la douceur à ses yeux, s'il avait su détendre son regard et abandonner son air perpétuellement préoccupé. Sportif et longiligne, il dissimulait son corps dans des costumes souvent trop larges ou mal coupés. Pas vraiment enclin aux dépenses vestimentaires, il optait pour des modèles sans prétention, dont le tissu, par trop brillant, trahissait l'achat rapide au rayon des promotions. Cachés derrière des lunettes qui glissaient constamment sur son nez et qu'il remontait d'un geste lent et calculé, ses yeux bleus fixaient ses interlocuteurs

avec sévérité. Il lui manquait probablement peu pour paraître attirant, mais son caractère froid et renfermé ne faisait que renforcer une image générale peu séduisante.

Malgré plusieurs années de collaboration, ses collègues continuaient de le vouvoyer et l'appelaient, avec un respect mêlé de crainte et de mépris, Monsieur Petitpont. C'était à se demander si son prénom n'avait jamais existé. Même lorsqu'il décrochait le téléphone, il annonçait sobrement : « Monsieur Petitpont, bonjour ! » Il trouvait naturel d'asseoir sa présence, de lancer ce « Monsieur » en introduction, sans doute pour compenser la partie de son nom de famille qui le complexait : petit... Comme il en avait souffert, enfant ! « Petitpont, petit con ! » Ces railleries continuaient de résonner dans sa tête. Et ce « Monsieur » qu'il s'octroyait avec constance effaçait, à sa manière, une part de l'humiliation passée.

Les dossiers d'ouverture étaient souvent déposés par les assistantes avec une déférence teintée d'angoisse, presque à voix basse : « C'est assez urgent... nous attendons une entrée importante... quel délai prévoyez-vous ? » Ce à quoi Monsieur Petitpont répondait avec un sourire glacial : « La patience est la mère de toutes les vertus ! » L'assistante s'en allait gênée, peinée, ne sachant comment s'y prendre pour remonter ce message intransigeant vers les étages d'où l'on apercevait le jet d'eau. Elle revenait parfois à la charge, après plusieurs jours, et Monsieur Petitpont s'agaçait de ces interruptions inutiles. Il en profitait pour retarder

encore un peu l'ouverture, conforté dans sa puissance de tâcheron.

Les gérants de fortune les plus téméraires descendaient en personne et certains avaient fini par trouver une brèche dans sa forteresse. Particulièrement Ana-Maria, la responsable de l'Amérique du Sud, qui portait des chaussures aux talons infinis et ne s'en laissait pas conter. De son rire franc et joyeux, elle illuminait l'espace d'une énergie étrange et décomplexée. Elle lui apportait souvent des biscuits mexicains à la cannelle, à tremper dans le café. Quant aux ouvertures des comptes, elle n'en parlait pas, enfin, pas tout de suite, et juste un peu. Elle l'interrogeait sur ses randonnées et l'écoutait vraiment, avec attention et gentillesse. Il n'était pas tout à fait dupe, car il se rendait bien compte qu'elle cherchait aussi à faire remonter ses dossiers en haut de la pile des « À traiter », mais il trouvait l'échange honnête : son parfum, lourd et sucré, son écoute attentive valait bien un petit compromis. Il traitait donc ses dossiers avec un peu plus d'humanité et leur accordait plus promptement le visa final.

Et puis il y avait les autres, tous les autres gérants de fortune. Costumes d'un bleu profond, chaussures cirées, boutons de manchettes brillants qui côtoyaient des montres belles et irréelles. Il les croisait rarement, ne les apercevait que de loin. Parmi ces parangons d'élégance, Reza Fakhrani représentait la quintessence de cette classe de cadres supérieurs. À la direction du département Moyen-Orient, tout en lui respirait la

domination feutrée et le luxe. Pas le luxe clinquant, genre nouveau riche. Le luxe qui se transmettait de génération en génération, acquis lentement et sûrement dans les internats privés suisses.

Cheveux d'un noir de geai avec une unique mèche blanche pour souligner son charisme. Voix profonde et débit lent. Monsieur Petitpont avait eu tout le loisir de l'admirer aux soirées de fin d'année, où toute une foule venait papillonner autour de ce modèle de prestance. Les femmes se trémoussaient en riant un peu trop fort et les hommes semblaient rechercher sa proximité, comme si sa puissance pouvait déteindre sur eux. Il était d'ailleurs pressenti pour devenir bientôt associé de l'établissement bancaire et, lorsqu'il faisait tourner sa chevalière sur son majeur, on sentait qu'il était prêt. Issu d'une noblesse iranienne appartenant à une histoire désormais éteinte, il n'avait d'accent ni en français ni en anglais, et probablement pas en perse non plus, maniant une langue riche et variée comme seules les familles d'origine étrangère l'inculquent à leurs enfants. Abreuvé de grande littérature, on le disait féru d'histoire et de géographie. Il se murmurait qu'il avait achevé de brillantes études dans une prestigieuse université outre-Atlantique, non par choix personnel, mais par ambition familiale. Après quelques années dans de grandes banques américaines, il était revenu en Suisse, au sein du fleuron de l'industrie bancaire privée : la banque Perriez Panchaud.

Les initiales de l'établissement, deux « P » majestueux, couleur lie de vin, élégamment entrelacées, accueillait les touristes à l'aéroport de Genève. Un panneau lumineux géant proclamait : « *Remettre en question le passé et inspirer l'avenir* ». La devise sonnait dans l'air du temps, mais était dénuée de sens pour une banque aussi ancrée dans ses traditions. En réalité, elle ne changeait qu'en surface, afin de continuer à rendre hommage à la richesse sous toutes ses formes : tant celle qui dormait à l'abri de ses coffres en monnaies sonnantes et trébuchantes ou en lingots délicats, que celle qui virevoltait en parts de fonds, de produits structurés ou d'options, comme de joyeux confettis, légers et sans véritable substance. Et enfin, les obligations et les actions. Au premier regard, un investisseur était donc contraint au devoir (l'obligation) et à l'action. Les banques de gestion de fortune imposaient ainsi un carcan discret, pensait souvent Monsieur Petitpont, penché sur les épais formulaires qui octroyaient l'entrée de ce club très fermé d'ultra-riches.

Perdu dans ses pensées, il entendit la porte du bureau s'ouvrir et fut plus que surpris de croiser le regard de Reza Fakhrani. Curieusement, celui-ci était arrivé par la gauche et avait donc probablement dû emprunter l'escalier de service, ce qui étonna Monsieur Petitpont. Voir le superbe chef du Moyen-Orient descendre de sa tour dorée tenait de l'improbable. Monsieur Petitpont remonta imperceptiblement un coin de sa bouche dans un sourire supérieur,

comprenant immédiatement que l'Iranien attendait forcément une faveur en retour de cet étonnant déplacement. Il était accompagné d'un jeune homme élégant qui portait précautionneusement un épais dossier cartonné et, se tenant un peu en retrait, tremblait légèrement à l'idée de pouvoir déplaire à son supérieur hiérarchique. Les deux hommes purent ainsi se dévisager en silence. Personne ne pipait mot. Reza Fakhrani sembla jauger le costume bon marché de l'employé du *back-office*. Monsieur Petitpont prit alors conscience de sa chemise dont les manches trop courtes ne dépassaient pas assez de la veste. Reza inspecta rapidement le bureau, pencha la tête de côté, comme pour faire craquer ses cervicales et, immédiatement après, un sourire apparut sur son visage, comme un masque plaqué par enchantement.

- Lucas, mon ami, je suis heureux de faire enfin votre connaissance !

Le visage et les yeux de Monsieur Petitpont exprimèrent la plus grande surprise à l'énoncé de son prénom. L'élégant personnage en face de lui continua :

- On m'a tellement parlé de vous ! En bien, évidemment !

En souriant, il dévoila des dents parfaites comme une rangée de perles. Monsieur Petitpont se reprit rapidement et répondit :

- Que me vaut cet honneur, Monsieur Fakhrani ?

- Appelez-moi Reza. Écoutez, Lucas, j'aurais besoin que vous me souteniez dans un projet très important. Nous avons là tous les documents nécessaires à l'ouverture du compte pour le cheikh Zahid al-Bachir. Le département *Compliance* a enfin donné son aval et il ne reste plus que votre ultime contrôle pour les documents d'ouverture. Cela revêt un caractère d'urgence extrême, car nous aimerions pouvoir ouvrir le compte demain, avant que le cheikh ne reparte vers les Émirats. C'est vital pour notre image, Lucas !

Il était difficile de dire ce qui était plus insupportable pour Lucas Petitpont. Que Reza utilise son prénom sans y avoir été invité ou sa prétention. Tout son langage corporel respirait la réussite, le succès et la certitude d'arriver toujours à ses fins. Était-ce l'attitude de son assistant apeuré dans son dos ? Ou un mélange de tous ces éléments ? Lucas ne se leva pas et sans même changer de position, les bras collés au bureau et le stylo suspendu en l'air, il toisa son interlocuteur qui continuait à afficher son sourire de parade.

- Je suis désolé, Monsieur Fakhrani, mais vous comprenez certainement qu'il m'est impossible de faire passer un dossier au-dessus des autres. Chacune de ces ouvertures est urgente pour celui qui la dépose et, comme vous le savez certainement, nous sommes en sous-effectif. Nous faisons au mieux et j'estime que d'ici quatre jours, avec un peu de chance, nous devrions pouvoir attaquer le dossier de votre prince des mille et une nuits.

Le sourire de Reza s'effaça lentement, laissant place à une sorte de grimace simiesque. Son visage n'était plus aussi beau et Lucas en ressentit un plaisir pervers. Il savait pertinemment que plusieurs de ces dossiers n'étaient pas aussi urgents, mais cette minute de toute-puissance fleurait bon la revanche sur les forts, les puissants, les beaux. Tous les autres qui brillaient au soleil comme dans la nuit alors que lui s'était doucement éteint dans la pénombre. Et afin de l'empêcher de répondre, Lucas se leva en tournant le dos à Reza et siffla un :

- Vous pouvez déposer le dossier sur la pile de droite. Vous recevrez un message quand il sera traité. À une prochaine, Monsieur Fakhrani.

Il contourna l'armoire qui délimitait son espace de travail et disparut de la vue des deux gérants, sans pour autant s'éloigner. Reza souffla bruyamment par le nez, un son étrange, presque un hennissement de cheval contrarié. Persuadé que Lucas, qui s'était éclipsé pour rejoindre la grande salle du *back-office*, ne pouvait l'entendre, il lâcha dans un murmure :

- Le mec falot par essence... rien à en tirer.

Tournant les talons, il laissa son assistant planté là, le dossier dans les bras. Celui-ci tenta encore une vague conciliation en criant :

- Euh... Monsieur Petitpont, vous m'entendez ? J'espère que vous trouverez un moment aujourd'hui. Qu'en pensez-vous, je repasse demain ?

Lucas ne répondit pas, toujours derrière son armoire, face à la salle principale du *back-office*, remplie de personnel passant et contrôlant des ordres de transfert ou d'investissement. Personne ne leva même la tête, la scène s'étant déroulée loin de leurs regards. Son cœur battait dans sa gorge. Falot ? Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? À ses yeux l'insulte suprême était celle qu'on n'était pas à même de comprendre. À peine l'assistant parti, il saisit son mobile pour chercher la signification du terme. Il s'attendait à l'agacement engendré par son refus, mais se sentait profondément humilié par le fait que son manque de culture ne lui permettait pas de saisir la portée du coup. Confus, il entra dans le moteur de recherche : « falot adjectif » et lut lentement :

Synonyme : humble, terne

Contraire : autoritaire, brillant, éminent, remarquable, supérieur

Les antonymes donnaient à la définition du mot plus de détails que les synonymes. La gifle résonnait encore dans sa tête lorsqu'il reprit lentement le cours de ses dossiers. *Falot*... Il aurait préféré *salaud*. Au moins, ça aurait eu une certaine prestance.